

# Le Nom de l'Homme

Recueil de poèmes

par Fabian Daurat

06 16 70 06 92

## La prière

Je voudrais tant prier mais l'écho de ma plainte  
Noyée dans le sillon où ruissellent mes larmes  
En gagnant l'aube azur, élégie déchirée  
Que signent les plus humbles au sceau de leur empreinte,  
Rejoindrait l'océan bouillonnant de vacarme

C'est que Dieu, son oreille absolument fermée,  
Cent fois indifférente à nos tristes affaires,  
Attribue au néant tant de vaines suppliques  
Dépourvues tout à fait de l'éclat d'une alarme.

Il en est ainsi car, Ouvrier de l'enfer,  
Comme de toute chose au monde qui s'applique,  
Adonai, Allah, le tout Puissant Seigneur,  
Connaît parfaitement la musique du cœur  
Et surtout, croyez-le, quand résonne misère,  
A telle enseigne que c'est sa composition  
Dont l'harmonie obscure enrichit la passion

Quel écrit mensonger qui dit Dieu protecteur !  
La vérité, plus sombre, est que le Créateur  
Caresse le tourment comme le grand auteur  
Ouvrant aux Misérables en louant la douleur  
Qui saigne de sa plume, et la dramaturgie,  
Ainsi exacerbée est une liturgie  
Dont le récit entier est l'unique raison

Le cruel Artisan armé de droit canon  
En crachant de la poudre, en scellant le destin  
Que rencontre ici-bas la somme des humains,  
Exerce haut sa science en funèbre oraison  
Pour le dessein suprême alignant son Roman  
Aux versets révélés à l'encre de mon sang.

## L'enfant et le destin

J'étais enfant perdu, j'ai trouvé un destin  
Un chemin vers le ciel où je te trouve enfin  
Tu es allongée, nue, sur un lit de roseau  
J'approche, tu frémis et je suis du Verseau  
Voilà pourquoi, peut-être, en roulant sur ta joue,  
Ta douleur est la mienne, elle est ivre, je suis saoul,  
Me baptisent, m'abreuvent et scellent mon serment,  
Tes larmes, une eau de vie mêlant le sel au sang

Ta lumière est la mienne, elle jaillit des ténèbres  
Quand ton âme escarpée, à travers ses fêlures,  
La laisse me gagner, son éclat te célèbre  
Caressant mes nuits blanches et ses vallées obscures

Toi, mon dernier voyage, entends-tu le silence  
Qui couvre le vacarme assourdissant du monde ?  
C'est le chant de l'amour par-delà ton absence  
Les mains cherchent en vain et le cœur vagabonde  
Son écho puisse-t-il me conduire à bon port,  
Où nous prendrons la mer, à la vie à la mort.

## Une goutte de pluie

Une goutte de pluie, les plumes d'un oiseau  
Le fol élan du vide, un frisson, une absence  
L'entêtement du vent, la vertu du roseau  
La moiteur de ton nid et, du berger, l'errance

En caressant le fruit éternel du silence  
Je resterai ainsi à contempler le monde  
Entre un passé mouvant et l'instant que je sonde  
Je voudrais distiller un peu de ton essence

S'il venait à l'ennui de gagner mon jardin  
Je tirerais un trait sur les doigts de la main  
Pour former une ligne aux courbures décentes  
Et pleurer des rivières et mourir de mort lente

Ceci est un vœu pieu, sera-t-il entendu ?  
Puissent les mots briller, ténébreuses facettes  
Puisqu'ils sont immergés dans un bain de vertu  
Comme je feins de croire en un matin de fête.

## La Vertu

Il était posé sur ta vertu  
Tel une nuit d'hiver  
Ce voile suspendu  
Tout nimbé de mystère  
Je croyais voir à travers,  
Tes secrètes blessures  
Et ton sang, cette eau pure

Une perle de nacre  
Chutant depuis tes reins  
Jusques en leur abysse  
Semblait dire le sacre  
Nourricier de ton sein  
Recouvert de soie lisse

C'est une lumière sombre  
Qui épouse les ombres  
Ondulant à tes pieds

Tant d'illusions perdues  
En chemin vers les cimes  
Ont dévalé l'abîme  
De tes heures perdues

Je voulais calmer ma faim  
Trouver le salut  
J'ai cherché en vain  
Et n'ai jamais su  
Le foyer ardent  
D'où glisse entre tes dents  
Un brasier de vertu

Désir vagabond, pousses d'automne,  
En été la neige  
Quand te reverrais-je ?  
Aux sommets monotones  
De mon espoir déchu,  
Je renonce, captif  
A te surprendre nue  
En plein assaut lascif.

## Le Zinc

La nuit fond sur mon zinc de cendre et d'acier.

Tout autour, des rayons de lune caressent la froideur de mes os. Terminal sans germe, matrice déglinguée, silence larvé étouffé de poèmes vains, j'attends que passe l'éternité, et la mort ne vient toujours pas, longue au mal. Et au silence. Bientôt ce sera demain, et déjà l'ennui me gagne car je suis un damné, et je bois la vie, ivre, je meurs et je ressuscite en chaque instant.

C'est une nuit sans commencement et sans fin, et le jour, une ombre qui plane, et les météorites, des coquelicots arrachés à leur virginale saison retombent en nuées de pétales luisants, et se ramassent à la pelle aux heures précoces où les uns naissent, et les autres n'en finissent plus d'embrasser l'horizon hésitant.

C'est un vaste territoire que celui de la mort, et plus encore, celui de la vie, lueur démente qui vacille jusqu'au dernier souffle, tandis que l'asphyxie guette le fond de mes tranchées et que l'air me parvient par des voies inconnues et impénétrables.

Je ne céderai pas, car mes songes d'argile dessinent les bas-reliefs d'un ailleurs riverain, et je sais, malgré les plaintes douces que me font en écho les vallées de chagrin, je sais oui, j'en suis même certain, que j'irai recueillir la rosée qui s'épanche sur mon propre chemin.

## Capitale

Ma mémoire jaillit de l'écho des sirènes  
Et mes murmures longs, des sanglots de la Seine  
Comme abonde le sang que mon humeur déchaîne

Le serment, la caresse, de ton pourpre océan  
Baigne mes catacombes, immerge le néant  
Et inonde l'azur comme un soleil de plomb  
Quand, étourdi, je dis d'un murmure ton nom

Tu m'adresses souvent tes adieux empressés  
Ô ma ville tombeau toujours sur le départ,  
Bruissent, sous tes pavés, ton tumulte passé,  
Tes chairs utérines et tes anciennes gloires

Une moisson de miel que ta lune reflète  
Sur les plis délicats d'un voile turbulent  
Glisse dessous ton lit ses limons de disette  
Le sable dispersé comme au hasard des vents  
Me recouvre bientôt et porte le repos,  
Je livre à tes remous mon écrasant fardeau

Ni le froid ni l'asphalte où chaque jour je couche  
Ne durcira tes os, n'attendrira ta moelle  
Et tes flancs de béton que ma douleur accouche  
Jette sur mon errance une lumière pâle  
Et ta cour aux mirages, insomnie virtuose  
Et tes rideaux de jour et tes charmes de nuit  
Valsent sous mes paupières closes,

Paris

## Après l'amour

Flottaient dans l'air, en suspension  
Les joies que je connus naguère  
Entre Ciel et Terre, ma moisson  
Consistait en un grand mystère

Comme le fruit de la passion  
Tu donnais ton eau de prière  
Aux vagabonds et clandestins  
De mes états d'âme sanguins

Tu reposais, telle un pétale  
Dans le tumulte du ruisseau  
Je venais, par un dernier rôle,  
De poser ma peau sur ton sceau

Quand s'élevait à l'horizon  
Le parfum léger des embruns  
Tu mettais une touche florale  
Au matin clair d'un jour sans fin

En cette saison matinale  
Nous avons fui notre chagrin  
Je vois à ton sourire pâle  
Que nous dormirons bien demain.



## L'âme

L'âme erre par delà mers et hauts séants, par-delà la mère de tous les vices et de l'écume de l'Amérique.

L'âme ourdit son complot, l'amour dit "Je ne me tairai pas!" mais l'art s'emmêle, le sang mêle au drame le son de la vie, sa leçon, son avis.

Sans ces évidences censées, qu'advierait-il de nos sens, de l'innocence, et de l'essence contraire?

Certes on peut voyager au-delà d'Uranus  
Il n'est rien d'impossible à décrocher la lune  
On peut marcher sans fin avec un pied talus  
Les montagnes ne sont que d'orgueilleuses dunes

Mais il n'est de salut que les rempart de Chine,  
Mais on ne réfléchit qu'à genou dans les ruines.

## La cadence

Moi je courbe, toi tu ramasses, l'échine, la caillasse.  
Je rampe, tu voles, je m'accroche au sol, tu me donnes le la et je me perds dans tes latitudes.  
Mon attitude solitaire suspend ton élan, tantôt haut tantôt bas.  
Cela va et vient selon que tu ailles ou que je vienne, nous valsons en somme, comme des chevaux de trait, comme des bêtes de somme.  
La cadence de tes jarrets se confond avec les remous de mon flanc, tu gémis, je jouis.

Tu es lassée, je dors, tu te réveilles, je m'endors à nouveau.  
Ainsi va le tempo malgré toute latence, et tout malentendu, et les tentaculaires attendus.  
Ainsi va la cadence, lac de tranquillité où se danse la dernière, où je pleure, où tu ris.

Je me réveille, tu es loin.  
Je te cherche, tu réponds autre chose, et nous chantons en vain, nul soleil ne vient saluer cette mélodie, on verra bien demain.

Demain, c'est une promesse, et deux fois tu l'auras valent mieux que trois fois rien.  
C'est pourquoi je m'allonge quand tu te couches.  
C'est pourquoi lorsque nous serons morts, ce ne sera plus comme avant.

En attendant...  
Non, rien.

## Le mâle heureux

L'amour est de genre masculin  
Mais quand elles sont plurielles  
Voilà qu'elles en deviennent femelles  
Et je me demande bien  
Si par conséquent, et vu l'heure,  
On peut dire du bonheur  
Pour badiner un peu  
Que c'est un mâle heureux.

## Le verre d'eau

Nul n'est besoin de mesurer  
Lorsqu'un verre d'eau est plein  
Les millilitres qu'il contient  
Pour pouvoir affirmer  
Qu'il fallait deux fois moins  
Pour l'emplir à moitié.



## La peau aime

Ce que la peau aime  
C'est le rouge et le noir et même l'ivoire  
Le Calice et la lie  
Puisé dans le Coran ou dans un autre ciel  
Coulé en sanskrit  
Ou dans les flots d'un torrent  
Charriant les neiges vers l'océan

Ce que la peau aime est interdit  
C'est Babel épuisée de couleurs infinies  
La peau aime le rose aux pétales acérés  
Et le nègre cramé à ne plus avoir soif  
Le vin versé à flots jusqu'à résurrection  
Et le Veau d'Or vaudou que Moïse inhala  
En disant inchallah mais ne le savait pas

Ce que la peau aime c'est le verbe, puis l'abandon  
Au commencement était l'énergie  
Et à la fin aussi.  
Et entre les deux, la pulsation

Ce que la peau aime c'est être saisie  
C'est être transportée, et voilà mon ami  
Tu coules mon sang frère.

## Le chien et le loup

Misérable créature, qui craint la mort.

Qui préfère la morsure du déshonneur, de l'indignité et de la honte aux cendres de ses os, dispersées par un vent fier et puissant.

Misérable qui, de peur de la défaite, se fabrique un triomphe en violant la justice, qui de peur d'être vaincu, abandonne aux chiens la victoire sur le loup.

Misérable qui déploie son énergie à rester ou venir dans les bras tendres et doux de confort et fortune, quand seuls les récifs tranchants et impitoyables donnent à l'âme de l'Homme quelque prix.

Misérable qui paie pour vivre et contracte dans l'au-delà une dette dont nul asile n'épargne l'héritage

Et moi, je hurle à la lune, mais suis-je loup ou chien inspiré ?  
Suis-je inspiré, suis-je loup, suis-je chien ?

Misérable qui ne sait qui il est.

## Ta mère !

Pamphlet

Ma mère,  
c'est la Justice !  
Certes je la vénère  
Quant à ma génitrice  
Ce n'est pas celle  
d'Albert  
Et j'en suis bien heureux  
Bien que je sois un gueux  
Car j'ai d'autres repères  
Qu'un vulgaire utérus  
Fût-il d'une Vénus  
D'où je suis sorti nu  
Mais pas comme Camus

Dire qu'il me désespère  
Serait vraiment lui faire  
Trop d'honneur, voyez-vous ?  
C'est un pauvre voyou

De leçon, un donneur ?  
C'est vrai il s'en abstient  
Il ne manquerait plus  
Que ce vulgaire  
vaurien  
Perdu à toutes heures  
Revendique  
sa vertu !

Cependant bien des cons  
Comme Onfray le premier  
Ce petit fanfaron,  
Vendent leur destinée  
Et leur philosophie  
Très chère la lanterne  
Qui n'est qu'une vessie



De belles balivernes !  
On f'rait bien d'oublier  
Leur nom à l'un et l'autre.  
Au nom de quel apôtre ?  
Quel est donc leur messie ?  
L'ouvrage et le métier  
Qui consomment leur temps  
La mission de leur vie ?  
C'est leur gentille maman !

Eh bien qu'ils aillent au diable  
Et qu'ils brûlent en enfer  
Leur amour insatiable  
Pour la chair de leur chair  
Fait d'eux les usagers  
D'un placenta putride  
Où marinent pensées  
Et humeurs fétides  
Pendant que les victimes  
De ce transport taré  
Dont le tort est de naître  
D'un autre lieu intime  
Eux, n'ont pas le droit d'être :

Pour l'un, c'est les arabes  
L'Algérie est française !  
Pour l'autre, les migrants,  
Ils ne sont pas gaulois.  
La misère est leur loi  
Qu'ils se noient à leur aise  
Ils n'auront pas de rabe  
Car leur pauvre maman  
N'endure nul calvaire  
Qui ait l'heur de leur plaire

De toutes les mafias  
C'est le propre, en effet  
De filer vaille  
que vaille  
Un coton bien épais  
D'usage ombilical  
Tant pis pour les parias

Ils n'appartiennent pas  
À mon règne filial

C'est l'histoire de la vie  
Connerie ordinaire  
Lâcheté à l'envi  
Onfray, Camus, sa mère  
Leurs petites affaires.

## La lie et la libido

J'ai plus de libido j'en avais plein le dos  
Ha ! Fâcheuse manie que de courir la gueuse !  
Harceler tant de femmes en faisant tout un drame  
D'échouer à saisir un peu de ce désir  
Qu'elles portaient tantôt, plutôt sans doute pas  
En tout cas pas pour moi, bien pathétique quête,  
Que chasser la pauvrete où tremper ma quéquette !

De tout ce cinéma me paraissait dépendre  
Le salut de mon âme, je ne pensais qu'à ça  
Laquelle puis-je prendre ? Quelle jolie madame !  
Combien en ai-je niquées ? C'était jamais assez

Un karma pathétique, envahissante trique,  
De loin, le plus souvent, elles me disaient « nan »  
Je ne soulageais rien, je me rongais le frein  
C'est la veuve poignet qu'à la fin j'épousais

Mais tout ça c'est fini, c'est de l'histoire ancienne  
Alors je dis merci, terminée cette antienne  
Grâce aux médicaments qui soignent mon mental  
Et à mes cheveux blancs, j'ai trouvé le saint graal  
C'est la paix des hormones, entière indifférence  
Au sexe, à tort, dit faibe et ce sacré popol  
Qui voit ainsi la fin de son long monopol  
Terminé, l'ineptie, finie la drague rance.

Me voilà fait de bois, à présent je ne vois  
Plus en elles qu'un ange aux épaules sans aile  
Je ne trouve plus de charme à leurs coquettes armes.

Mais non, pas misogynie !  
C'est toujours mes frangines je veux qu'elles aient le droit  
D'être ce qui leur plaît, seulement c'est sans moi  
Et puis quoi qu'il en soit, c'est guérir une plaie  
D'abord à leur égard ; je n'étais qu'un bâtard.  
En ce qui me concerne c'est un nouveau départ.

Adieu les balivernes, au revoir, sans rancune  
Je vous souhaite chacune de meilleures rencontres,  
Ici je le démontre.  
Bye bye les filles adieu, qu'à vous s'ouvrent les cieux  
C'est certain je préfère vivre seul mon enfer.



## A l'ouest de mon jardin

A l'ouest de mon jardin, sous les décombres nues  
Que je rêvais jadis  
S'épanche une liqueur amère, joyeuse et enivrante  
C'est l'entêtant parfum du temps que je retiens  
Qui s'élève et plane au dessus des ruines fécondes  
Et je suis sidéré de le respirer  
Moi qui ai vieilli avant d'avoir vécu  
D'une enfance éternelle usée jusqu'à la lie  
Jamais je n'aurais cru connaître de répit

Et pourtant je vois bien à présent  
Que la jeunesse est vaine, que les rires se dissolvent  
Dans le clair-obscur de la mélancolie  
Et que les larmes brillent quand elles coulent la nuit

Je reviens toujours à l'endroit précis d'où je suis parti  
Voilà pourquoi je cherche le son de ta voix  
Et pourquoi je place mes pas dans les tiens  
Voilà pourquoi aussi, je ne trouverai rien

Rien d'autre que la vie, celle que je fuis  
En l'embrassant  
Que je respire en suffoquant

A l'ouest de mon jardin je sème, et récolte le Néant  
Fluide et têtu, conquérant, victorieux et souverain  
Résistant à toutes les guerres, toutes les batailles  
À toutes les nobles causes et aux piètres serments

Et je jure de ne promettre rien, je m'endors et j'attends  
J'irai voyager loin, mais je ne bougerai pas  
Le vent m'emportera et me ramènera, j'ouvrirai les mains  
Pour les poser sur toi et chercher mon chemin

A l'ouest de mon jardin je suis né, c'est là que je vais, je m'y coucherai  
Pour éprouver le monde qui trouble mon sommeil  
Et apaise mon désir de loger en son sein.

## Le Désert

C'était un enfant du désert. Il avait tanné le soleil avec ses pieds, et les paumes de ses mains, déjà calleuses, ouvrageaient les nuages

Il n'y avait pas de pluie, mais des sentiers ardues aux langueurs infinies, dont pas une parcelle lui était inconnue

Il n'avait pas de rêve, pas de joie, pas de crainte ni d'espoir, il avait les saisons inscrites sur la peau, et dedans son esprit, leur mystère

Et il avait le regard fier, sans orgueil ni amour vain  
Il allait, errant, les yeux sertis d'innocence, en chantant d'une voix lointaine

On naît à la terre et de sa poussière on fait une noblesse, celle de l'enfant du désert

A présent, il s'est enfui, nul ne sait où il est allé  
Les dunes portent encore les vagues qu'il faisait en dansant, et devant, l'océan, et au-delà des mers, des terres luxuriantes ou d'autres encore glacées, marquent son destin d'une empreinte silencieuse

Le désert attend son retour comme la roche l'écho  
Il reviendra peut-être ou peut-être pas, peut-être n'est-il jamais venu

Peut-être, quand il chantait, sa voix n'était-elle que le souffle du vent.

## Un pays

Il était un pays que j'ai connu, lointain  
Où se mêlait le plomb aux nuées du destin  
Et les pâles lueurs que faisait une rose  
Aux pétales soyeux d'un baiser sur la main

Et je bois à présent la liqueur, le venin  
Que les signes distillent en coulant dans ma prose  
Et si j'oublie le son de ma langue natale  
Quand tu chantes mon nom, quel bonheur que tu l'oses,  
C'est pour mieux dessiner un ailleurs incertain

Que je vois bien que se nouent, sur ma peau, des nuages,  
Les mouvements violents d'une brise fatale,  
Fendant la marée haute en gagnant ton corsage  
Alors que je retiens, si je peux, mes sanglots,

Une vague déferle, saturée, sur tes eaux

Si je savais l'étau par-delà le naufrage  
Dont je suis le perdant et tu es le vaisseau  
Je serais du Verseau, tu serais mon chenal  
Nous verserions ensemble une marée de mots  
Aux creux de ton Gémeau qui parle mon langage.



## Les yeux noirs

Elle avait les yeux noirs et son regard perçant  
Pénétrait ma mémoire, égarait mes nuits blanches  
Elle faisait un destin maculé, rouge sang  
Et balançait les mots comme on tourne les hanches  
Elle vivait de dédales parcourus en dansant  
Je flottais sur sa peau en m'accrochant aux branches  
Depuis je l'ai connue et ses chastes péchés  
Excitent ma passion, ébranlent mes esprits  
Si elle devait sombrer ce serait dans mon puits  
De désir, de sueur et de larmes perlées.

## La Lune

Au commencement, il y avait la Lune.

Belle, mais seule, son halo de lumière ruisselait sur les plaines infinies, son éclat argenté figé dans l'éternité.

Puis vinrent les étoiles.

Dans un ciel jusque-là trop vide pour la mélancolie, elles se mirent à scintiller, tournoyer, poussière de lumière bercée par un souffle léger.

Puis ce fut ton tour.

Tu n'avais plus qu'à danser.

Il y avait juste assez d'obscurité pour y dissimuler la nature de tes pensées, et tout juste assez de clarté pour que tu exprimes ta beauté.

Tu n'avais plus qu'à rire.

Ta voix jaillissait, tel un nectar mêlant le soufre au miel, de quelque source profonde venue des entrailles de la terre.

Rien n'aurait pu me dissuader d'y porter les lèvres, grisé par ce parfum enivrant, même si je savais que je m'y noierais.

J'ai bu.

Et je t'ai contemplée.

Quand j'ai vu la nuit et le jour se confondre, le ciel sombre s'enflammer de vagues ardentes, c'est toi que j'ai vue.

Quand j'ai entendu le fracas sourd de la mer déchaînée, sa colère explosant en de furieux geysers, c'est le battement de ton cœur que j'ai entendu.

Quand vint la rosée d'un matin calme, au soleil douceâtre enrobant le silence qui me berçait alors de son étreinte légère, c'est le goût de ton baiser qui me vint à la bouche.

## L'amour est une morsure

Parce que bout l'aurore au sang du crépuscule  
Que l'on part à la vie comme on rêve d'aventure  
Traçant, ivres, le ciel aux lignes funambules  
Bordant nos illusions comme autant de fêlures,  
Je l'ai toujours pensé : l'amour est une morsure

Une nuit je l'ai vu, tel une étoile errante  
J'ai même respiré son parfum de sulfure  
Pour l'avoir poursuivi jusque dans la luxure  
Sans que ne viennent à moi, jamais, ses yeux d'infante,  
A présent je le sais, l'amour est une morsure.

## La vie est un voyage

Depuis les premières lueurs du jour qui pointent par-delà les cimes, et se déploient dans un ciel transparent aux profondeurs pourpres, jusqu'aux rives septentrionales qui lézardent mes veines et tracent l'horizon, la vie est un voyage.

Chantons quand nos larmes fertilisent la terre ; nous avons aimé, nous avons espéré, nous avons cru, et flottent nos sanglots dans l'air, la vie est un voyage.

La vie est un voyage, et je suis passager, passager clandestin. J'ai certes de quoi payer, mais pour rien au monde je ne le ferais, car je veux être errant, car les anges sont nus, la vie est un voyage.

La vie est un voyage, et nul ne peut prétendre parcourir le monde sans se crasser les ailes. Il faut blâmer la vie, elle arrache au sommeil l'âme du néant, la vie est un voyage.

Et puisque le flanc des montagnes verse le désir en torrents, et que nous naissons de la moiteur des astres, puisque l'esprit est poussière, et le corps aussi, je me laisse porter par le vent, pour mourir à la fin, la vie est un voyage.

Puisque la vie est un voyage, puisque le temps suspend son vertige aux étoiles qui constellent tes pupilles, je déploierai mes ailes quand tu me diras oui, partons, la vie est un voyage.

La vie est un voyage, et chacun sait que la destination, c'est le chemin. Il est des eaux tranquilles pour fuir à travers les terres arides vers de tumultueuses beautés, pour féconder la mémoire et voir éclore l'instant.

Le bruissement du monde, c'est le son de ta voix.

Je devine, comme mon âme danse à cette mélodie, que les dieux égarés, tombés depuis l'Olympe jusque vers nos contrées, t'ont entendu appeler. Comment imaginer qu'ils n'aient pas succombé ? Ils viendront te chercher, et moi, je prendrai le transport, la vie est un voyage.

## L'étoffe d'une femme

La beauté d'une flamme est semblable à la femme  
Qui s'agite et se cambre en invisible danse  
Se consume et se meut à mesure qu'elle périt  
Qu'elle incendie mon âme et martèle une lame  
Pour forger quelque glaive à l'acier de silence  
A mesure qu'elle remue, à mesure qu'elle vieillit

C'est en consumant l'air qu'elle se fait aussi dense  
Sans cesse elle s'ébranle et persiste à la vie  
Ô mon cœur de gitane, consume ton essence  
Brûlant dans ma poitrine tes volants qui vacillent  
Feu follet d'une étoffe au brillant de platine  
Mille et une nuances ocres dans mes toxines.

## Femme

À lui seul, le mot est une promesse au parfum âcre, défendu de mystère derrière un feuillage dense et épineux, sans voie de recours. Toujours dissimulée, écartelée, même, par vents et marées, toujours exposée nue aux songes impuissants.

Un jour pour jouir, une éternité à attendre que glisse l'horloge sur la bonne aiguille, sous la bonne veine, au gré de la chance. Femme, je vous sème et tu me rattrapes toujours.

Si tu sais t'envoler comme on plonge racine  
Respirer un air pur des poumons de la terre  
Ne pas croire à l'enfer mais sonner les matines  
Quand s'allonge le temps sur l'étendue du vide,  
Si tu sais te languir de ta prochaine guerre  
Si tu es fière, autant, que la peau de tes rides  
Si tu sais à quel point l'endroit est un envers  
Comme le monde tourne et comme il tourne en rond  
A quel point le bonheur est un immense drame  
Car il dissout le jour au loin vers l'horizon  
Si tu es fille, alors, un jour tu seras femme.

## Quand nous étions gitans

Nous suivions d'un pas sourd le sentier étoilé  
L'ombre se détachait des nuances du jour  
Les signes composaient les lignes de la terre  
La mélodie des vents frôlait la canopée  
En chantant une langue aux accents de l'amour  
Dans la cadence longue et intime des vers

Et le sang qui coulait, abreuvant nos sillons  
Dont le chemin ouvrait un passage à nos cœurs  
Faisait silence nu d'un jeune oisillon  
Quand nous étions gitans, quand nous étions enfants  
Nous jouions, innocents, à imiter la peur

Nos péchés d'âmes pures animaient les pinceaux  
Qui dansaient sur la toile, ivres de nos secrets  
Et roulaient dans nos voiles un imposant fardeau  
Nous portions sur l'ardoise au tracé de la craie  
Les notes vagabondes au rythme de la guerre  
Une blanche éreintée, une noire qui erre.

## Le prophète

C'était un hiver de pleine lune. Les embruns légers plantaient leurs racines dans une terre de volcan, chaude et féconde.

Bientôt le soleil martèlera la rocaïlle engourdie, et le tumulte des eaux vagabondes gagnera les plaines tendues droit sous les nuées d'asphalte

Monde 2.0

De Terre, d'Eau et de Feu

Et d'Air

A présent l'Océan replie ses marées longues de pudeur, et ouvre grand ses gorges orageuses, révélant les marécages obscènes tapis dans ses entrailles de corail.

Et dans les Cieux, luisent des réverbères en chute libre vers la Terre.

Ici la Planète Bleue

La Grande Aiguille se meut, cliquent les Rouages qui ondulent au levant, et sèche la nuit, sonne et ronronne le jour, tonnerre de trompettes lézardant furtivement dans le brouillard, clic, les Engrenages de Dieu signalent l'aube discrète

Le prophète est retourné au bercail, une montagne de béton, et s'allonge dans son cercueil d'illusion avec la bonne volonté d'un condamné soumis, car Dieu désigne le linceul, et le prophète s'en pare

Pour être prophète, il faut survivre à la vie et à la mort. Il faut couler depuis les Origines du Monde, jusque dans le moindre interstice des promesses oubliées. Rendez-vous une fois passée l'éternité.



## Le démon

J'ai désiré ma mère et j'ai tué mon père, puis je suis revenu de l'enfer, enfant roi sans royaume et sans enfance, élu sans Dieu et sans Terre Promise, ange déchu aux ailes souillées de rêves, apôtre sans peuple et prophète privé de foi, je n'ai jamais connu de loi, je me croyais mortel. L'éternité est un crime, c'est le Calvaire de Dieu, et je me rends compte, enfin, que je n'existe pas, car je suis un vivant.

## Le pardon

Parfois cela me vient du tréfonds des entrailles  
Tel un raz-de-marée, ses vagues submersion,  
L'irrépressible envie de demander pardon  
De ma vertu meurtrie faire toute entier le don

Me viennent ces pensées aux cruels détails  
Toute entières forgées de démons qui m'assaillent  
Éveillant dans ma chair la passion d'un esclave  
Cinglant mon âme nue de souvenirs à vif  
Qui recensent insatiables et sans aucune entrave  
La somme des blessures dont se meurt, captif,  
Un orgueil endeuillé, réduit au rang d'épave

Suis-je donc à ce point un être misérable ?  
Ô oui c'est l'héritage enfoui dessous le sable  
Égrenant mon oubli, me chargeant de sommeil,  
Qui reprend tous ses droits et me saisit d'effroi  
À l'heure d'aborder un bien cruel réveil

Une accumulation ô combien généreuse  
Une addition salée assez vertigineuse  
Accablant mon esprit livré à la conquête,  
A l'assaut impérieux des reflets du miroir

Alors puis-je prier, formuler ma requête ?  
Croire au soulagement serait si illusoire !

Je me tais tout à fait et ne demande rien  
Car il n'est nul pardon qui mène vers d'espoir

Puisse être enseveli cet orgueil qui me toise  
Que je porte si mal et qui tantôt pavoise  
Il est mort, à présent, au champ de déshonneur  
Seule l'humilité et son lot de douleur  
Ont légitimité à survivre au naufrage  
Et jamais, je le sais, ne viendra de rivage

Aussi mes sanglots longs nourrissent l'océan  
Que j'écume sans croire au levé du Levant  
Où le soleil est loin derrière mon sillon

Le récif où je loge a pour toute saison  
L'hiver et puis l'hiver et encore l'hiver  
Telle est ma destinée ; composer quelques vers  
Mais ne point racheter ce lointain horizon  
Qui me fuit, entêté, et pour toujours je pense

Je reconnais mon sort et l'épouse en silence  
Ma poitrine ne bat qu'en cœur avec l'absence.

## La Croix

Entre le Christ et moi, point d'enfance ne vint,  
De catéchisme aucun, changer le sang en vin,  
Éclairer la passion qui eût servi de prisme  
À mes jeunes années et leur inclination  
Marquées d'un doute sain, pétri d'agnosticisme

Dieu était très lointain, logeant peut-être Sion,  
Sa figure régnait confusément là-bas,  
Où vécut et mourut la reine de Saba  
Je priais malgré tout car la révélation  
Pouvait venir, qui sait ? Du transport de mon âme  
Depuis mon corps captif jusqu'au divin Bastion

Dans la folle hypothèse où, retenant mon thème,  
Sensible à mon message, Dieu me rendrait visite  
Pour bien me consoler et me dire comme "il" m'aime,  
Prouvant son existence en se rendant sur site,  
Je "le" sollicitai dans l'espoir innocent

Je ne savais pas que, longtemps après l'enfant,  
Moi même passé père, c'est une autre naissance  
Qu'un prophète m'offrait : Jésus de Nazareth

Je ne le dis pas Christ, il est seul son prénom,  
Car il ne fut qu'un homme ! Voyez comme il s'élança,  
De son corps et son âme, au-delà du pardon,  
Vers un fol idéal, celui de la Justice  
Et encore aujourd'hui, on n'en est qu'aux prémices

Puisse-t-il revenir, achever son ouvrage !  
Nous sauver, ici-bas, de ce cruel naufrage,  
Il suffirait qu'un fils, une fille nous vienne,  
Habilité de charisme, une folle mission,  
Sauver notre moisson, dire au monde le vrai,  
Racheter à leur prix nos existences chiennes,  
Séparer le bon grain de la mortelle ivraie.

## Le Silence

Quand il ne reste plus que le silence  
Quand les mots ont brûlé toute leur substance  
Quand les os se sont asséchés  
Fossiles  
La moelle râpeuse  
Les chairs, poussière logée au fond de la gorge  
Quand le vacarme cesse  
Parce que la vie a expiré  
Parce que les poumons  
Se sont gorgés de cendre,

Parce que même un cri d'effroi est un cri d'espoir,

Quand il ne reste plus que le silence  
Alors il faut l'épouser  
L'embrasser jusqu'au vertige  
Il est déjà la mort  
Déjà la délivrance  
Il est le salut

Et si demeure une clameur  
C'est une promesse  
Pas un don  
C'est les anges qui ont la politesse  
De chanter depuis l'autre rive  
Pour baliser le sentier

Quand il ne reste que le silence  
Il ne reste plus que le seul chemin  
Que l'on n'ait jamais parcouru  
Depuis que l'on a brisé le silence pour la première fois en clamant son indignation  
originelle au contact du monde  
Jusqu'au dernier souffle rendu en cherchant le silence d'où l'on vient et où l'on va.

Entends-tu ?

C'est le chant de l'espoir  
Quand tes os sont glacés  
Par une nuit sans lune  
Quand l'obscurité nue  
Déploie ses longues dunes  
Où s'engouffre le jour  
Dont il ne reste rien  
Pour nourrir la vie

Entends-tu ?  
C'est le chant de l'espoir  
Qui surgit de la terre  
C'est un murmure à peine  
Il faut tendre l'oreille  
Cette mélodie limpide, impérieuse, inviolable  
Fait reculer la mort

Entends-tu ?  
C'est le chant de l'espoir  
Il sort de la gorge quand elle est obstruée  
Il résonne quand le silence a tout absorbé  
C'est une petite musique  
Elle peut surgir partout  
Tout le temps  
Quand la lumière fuit  
Ne laissant que ses ombres  
Il faut apprendre à l'écouter  
Et à la suivre  
Car elle conduit à notre amour  
Par quelque savant détour

C'est le chant de l'espoir  
Il faut veiller tard le soir  
Pour, au petit matin  
Se livrer aux innocents  
Tendre la main  
Vers un autre versant.

## L'armée et l'ombre

Premier mouvement,

Pour avoir bu mon saoul de toutes les liqueurs  
Qui conduisent un homme à se charger d'extase  
Du soir tard à la nuit, au matin de bonne heure,  
Pour avoir recueilli le nectar dans mon vase  
Sans avoir à subir le moindre des labeurs  
Dans mes veines, du vin ! Je le sais, jouir est vain.

Second mouvement,

Voici l'armée des ombres et je compte à son nombre  
Et marche au son du cor à mon corps défendant  
Tout offert à la mort dispersée dans nos rangs  
Poitrine offerte au sang et les cheveux au vent  
Je vais, mon âme nue, ses nuées infertiles  
Me déclarer vaincu, embrasser le péril.

Troisième mouvement,

Si la mélancolie enrichit le poète  
Alors pourquoi mes nuits sont-elles vouées à l'ennui ?  
Si belle que tu sois, seule ta silhouette  
Ô mon inspiration, glisse jusques ici  
Bien-sûr je sais pourquoi ! Je ne suis pas auteur  
Je n'ai pas la hauteur ni l'âme d'un charmeur.

Quatrième mouvement,

Douillet comme un enfant, hargneux comme un pitbull,  
Déchiqueter la chair aux illusions perdues  
Ramassées à la pelle et dont la somme est nulle,  
C'est l'enjeu de ma vie, seulement qu'ai-je su  
Du monde sans refuge où les mirages abondent,  
Qui baignent mon naufrage aux trombes infécondes ?

Cinquième mouvement,

Si j'avais eu le choix de naître ou ne pas être  
J'aurais été l'écho lointain du lendemain  
À moins que tu ne veilles, que résonne ta voix  
Qu'il en restât le goût dans ma bouche de cendre  
Que je puisse voler ou te saisir la main  
Et m'endormir tout bas contre ta chair tendre.

Interlude

Je ne veux pas d'amour, je l'ai dit mille fois  
Je veux que mon séjour, ici-bas, fasse loi :  
On ne prend pas le miel, on garde le coeur sec  
Pour nourrir de douleur mon âpre chair de plomb  
Verser de la sueur, être pion aux échecs  
De soi, faire le don, c'est ma seule raison.

Epilogue

La mort est mon royaume, ici je suis mendiant  
Au-delà je serai le prince du Néant  
Que l'on m'offre le sacre, avec lui cette épée  
Posée sur mon épaule, je ne tremblerai pas  
À l'heure de passer de ce monde à trépas.

Je ne vais au devant ni d'anges ni de fées  
Seulement du repos que j'ai bien mérité.



## Le poème

J'aurais tant voulu t'écrire le plus beau des poèmes d'amour ô mon amour.  
Il me faut te célébrer. Il le faut. Nulle grâce ne doit être privée de sacre, or ta beauté me plonge dans une jouissance méditative trop intense pour que j'en taise le nom.

Parce que de tous les feux dans la poitrine de ceux qui eurent à soupirer, j'abrite le plus grand brasier.

Je voulais t'écrire le plus beau des poèmes mais je ne sais pas dire comment tu as pris possession de moi alors que l'espace et le temps ouvraient la plus profonde faille jamais arrachée à la matière pour y engloutir mon orgueil, ma fierté, ma force et ma faiblesse, pour nourrir un amour cosmique.

Je ne sais pas te dire que je t'appartiens comme l'écume à la vague.

Je ne sais pas te dire que tu me rends sublimement et infiniment vulnérable et que je loge dans le creux de tes mains, je suis une mésange et aimerais une caresse.  
Je ne sais pas te dire comme je suis à l'abri de tout, enveloppé de ton amour, et que dehors, il fait incroyablement froid.

Je ne sais pas te dire comme mon cœur, dans sa cage thoracique, cherchant à travers la nuit, ô mon absente, le chemin qui le conduit à ton sein, explose d'une fission nucléaire qui irradie ma chair et avec elle, le tout entier univers.

Je ne sais pas te dire la joie pure qui coule de ta source et tes larmes m'abreuvent et je te bois quand tu te donnes à moi par un mot, par un silence, par l'étreinte miraculeuse qui me fait ton captif.

Je ne sais pas dire la fête folle quand un ange te charge de me dire ton amour.

Le poète a dit « l'ombre de ton chien » et plus tard expliqué qu'il pensait à la lâcheté des hommes devant leur bien-aimée.

Alors je suis un lâche et encore le dernier, car si cet amour-là me faisait son esclave, je jouirais encore et pas moins certainement, du moindre de ses gestes qui me soit adressé.

Mais non, tu me dis ton roi, ô ma reine, comment est-ce possible que tu m'appelles à régner sur l'empire de tes sens, sur les vallées douces ou alors escarpées de ton âme incandescente ?

Je me dis souvent misérable, oui misérable, d'une vie de misère et pourtant je suis le plus heureux des hommes, aimé de son amour suprême.

Je voulais t'écrire un poème d'amour et je n'ai fait que choisir des mots.

Aucun ne rendra jamais justice au transport qui me conduit à toi, au voyage, corps et âme, que tu suscites en moi.

Il ne me reste donc plus à présent qu'à me taire et t'aimer.

Dans le silence de l'amour.

Depuis toi

J'ai accosté des rivages  
Aux vibrantes promesses  
De lendemains glorieux,  
Ce n'était que mirage  
Et j'en suis revenu

J'ai traversé l'enfer  
Et tous les paradis,  
Mon âme propulsée  
De violents précipices  
En altitude ivre,  
Et j'en suis revenu.

J'ai remis l'ouvrage  
Sur le métier  
Autant de fois  
Que je fus martelé  
D'obstination  
Laminé jusqu'à l'acier  
Et j'en suis revenu.

Je suis revenu de loin  
Mais toujours au point de départ  
En pire,  
En pire, toujours

mon amour

Mais toi, nous,  
Je n'en reviendrai jamais  
Jamais je ne cesserai  
De contempler le miracle qui nous unit  
De sonder mon amour insondable

C'est un volcan sans repos  
Une ivresse sans flacon,  
Sans gueule de bois  
Une folie sans camisole  
Un soleil sans couche d'ozone  
Jamais je ne reviendrai de ce précipice dans ma poitrine  
Et jamais je ne reviendrai  
que tu m'aimes en retour

Mais quel est ce prodige ?  
Par quelle grâce du ciel m'as-tu accordé ton âme ?  
Dieu quel privilège que de boire à ta source !  
Je ne savais même pas combien j'avais soif  
Parce que je ne savais pas la soif de toi  
Ça fait pourtant mille ans  
Mon amour  
Que nous sommes promis l'un à l'autre  
Hein ?

Jamais  
Non  
Jamais  
Je n'en reviendrai  
De ce chemin que nous faisons ensemble  
Je n'en reviendrai pas  
Puisque c'est en toi  
Que je loge désormais.

## Je t'aime et caetera

Je t'aime jusqu'au bout de la nuit  
Je t'aime jusqu'au bout de ma vie  
Je t'aime du bout de mon vi  
Je t'aime jusque dans ton lit  
Je t'aime lundi et mardi et puis aussi le mercredi  
Jeudi vendredi et samedi  
Je t'aime même le dimanche  
J'aimerais faire valser tes hanches  
Qu'on s'en paie tous deux une belle tranche  
Qu'on soit du bon côté du manche  
Je t'aimerai saperlipopette  
Et le chanterai à tue tête  
Nous serons amants en goguette  
Des fois tu verras ma quequette  
Je préparerai une belle omelette  
Je volerai des oeufs, des bœufs  
On ira à la montagne, heu...  
On ira là où tu voudras  
Je t'aime je suis dans de beaux draps  
Ça passera, je pense, à ras  
On dit que qui a bu boira  
Je finis mon poème en a  
Je ne sais même pas pourquoi  
Je t'aime et le reste on verra.

## La poche

J'ai, au fond de ma poche  
Un poing serré  
Un flacon d'illusion  
Des cases que je coche  
Toute ma damnation  
Un galet qui ricoche

J'ai, au fond de ma poche  
Un grand canon scié  
Une poignée de poudre  
Une épine en acier  
Le ciel gris de la foudre  
Une toile de cinoche

J'ai, au fond de la poche  
Des rêves enterrés  
Que de chimères écloses  
Des bourgeons généreux  
Le cheveu d'une fée  
Un ou deux vers en prose  
Un crapaud venimeux  
Le pétale d'une rose

J'ai, au fond de ma poche  
De bien nombreuses choses  
Qu'il faudrait que je pose  
Comme de vieilles valoches

## Le cierge

J'ai brûlé un cierge  
Par les deux bouts  
Pour que tu ne souffres plus  
Et que tu m'aimes encore  
Mais il ne reste  
Entre mes doigts sans empreinte  
Qui cherchent en vain  
Ton sillon  
Que le sceau incandescent  
De ma prière  
Bientôt cette lave aura trouvé sa roche  
Et j'en serai prisonnier  
Déjà je m'engourdis  
Mon âme s'endort  
Pour ne plus assister au jour  
Qui ne se lève pas  
Pour que dans la nuit brille un cierge  
Que j'ai brûlé pour toi  
Par les deux bouts  
Pour épouser ton ombre  
Rester à la lueur  
De ton regard tendre  
Et attendre  
Que le feu triomphe  
Sous la cendre

## La foi

Il ont dit « aie la foi ! » et ils eurent la foi  
Le miracle prit fin quand le grand philosophe  
Déclara haut et fort la mort du Roi des rois  
Il me faut à présent rendre à Dieu quelques strophes  
Comme on rend à César le sceau qui est sa loi

Car bien que le Seigneur ne soit pas qui l'on croit,  
Tellement éloigné du récit canonique,  
Toute chose, il est vrai, est ce que l'on lui doit  
Extirpé du Néant, mais sans pouvoir magique

Car soit tout est miracle, soit alors, rien du tout  
Il n'y a en ce monde et dans les mondes autour  
Qu'une force tranquille aux trombes vent debout  
Soufflant, sur le magma, l'âme qui, de poussière,  
Émergée du Néant, bientôt se change en terre,  
Et nous tous, en flambant, nous sortons de ce four.

## Le hasard

Comme ils croient au Hasard ! La science en fait son Dieu,  
L'ultime Créateur dont nous serions les fils  
Je m'en vais lui loger dans la poitrine un pieu,  
Admirez s'il vous plaît l'élégant sacrifice

Aléa n'a pas droit à cette idolâtrie !  
Qui, jamais un instant, n'a créé la moindre chose  
N'en revient le crédit qu'à l'unique Patrie,  
Depuis l'éternité garantissant l'osmose  
Entre les éléments dont l'ensemble s'impose,  
Une Source de Tout qui jamais ne tarit

Ainsi, ici, là-bas, comme partout ailleurs,  
Au contraire absolu du prétendu hasard,  
Tout est fruit d'un Dessein dont est exclue l'erreur  
Balisant le tracé, comme luisent des phares,  
D'un destin hérité jusqu'à la dernière heure.



## Les choses

- Que vois-tu mon ami ?
- Je vois le fond des choses.
- Et comment le sais-tu ?
- C'est qu'on me l'a appris !

Il faut savoir douter car il n'est nulle prose  
Qui puisse aller de soi, restituer l'écrit  
Recelant le secret, les mystérieuses lois,  
Qui vivent même loin de l'homme et de sa foi.

## La mort

Comme je plains l'oiseau tremblant devant la mort !  
Ainsi chemin faisant, l'étrange créature,  
Du premier de ses pas jusqu'au seuil du trépas,  
D'harmonieux crépuscules en gracieuses aurores,  
Son funeste voyage volant à vive allure,  
Se défie tout entier de la destination,  
Faisant inéluctable, au bout, la damnation

Comment peut-on porter dans une direction  
Résolument son corps, et tant de conviction  
En priant ardemment tout au long du voyage  
Pour ne jamais porter jusque vers le rivage ?

Puisqu'il n'est d'autre voie possible à fréquenter,  
Il faut donc embrasser la seule issue au sort  
Il devient doux alors d'aller la rencontrer  
Elle est Terre Promise attendant à bon port.

## La race

Ne touche surtout pas à ma divine race !  
Elle est humaine et pure, il ne faut la croiser  
Avec aucun des chiens, ni avec les rapaces,  
Qui vivent en son sein et se griment la face  
Qui, de ses vieux haillons, savent bien se vêtir  
Pour donner l'illusion de lui appartenir  
Qu'elle demeure ainsi, belle et immaculée.

## Prendre

Il faut apprendre à prendre, un bon miel, sans tricher  
A extraire, des fleurs, toute la vérité  
En suçant le nectar ainsi disséminé  
Aux quatres vents mauvais de la réalité.

## Le bonheur

Et que vaut le bonheur ? Je pose la question.  
Mais non je fais semblant j'ai bien sûr la réponse  
Il ne vaut rien du tout, à part pour les bovins  
Qui ruminent gaiement loin de toute sanction  
Mais nous autres, humains, vivons parmi les ronces  
Et tant mieux car cela change le sang en vin.

## Le genre

Résolument commun aux hommes et aux femmes  
Notre genre est humain, debout sur ses deux pieds  
Portant haut le flambeau qui dégage la flamme  
Dont on brûle le fer pour en faire de l'acier.

## Je me souviens

Je me souviens, c'était il y a quelques siècles, j'entendais sonner mille trompettes qui résonnent encore. Seuls jouissaient les cieux, moi j'arpentais les lieux, tremblant, et je jouis d'autant moins, à présent, que je n'ai rien trouvé depuis.

Ainsi va la vie, je m'en souviens, je me rappelle, ces temps anciens que je n'ai pas connus, et les temps à venir, dont j'éprouve l'écume à mesure que je caresse le sort.

C'est une distorsion.

Il faut comprendre que toute trajectoire est onduleuse, en me projetant dans un présent figé, nul ne sait ce qu'il advint de rien, encore moins dans le futur. Et voilà où j'en viens.

Je me souviens de dix années en une seule seconde. L'amas de laine qui déroule son fil est une mèche que la poudre précède. J'implose sous le poids de la mémoire. C'est comme mille coeurs dans une seule poitrine, brisés, cachés dans leur cage, livrés au temps perdu, des instants qui ne reviendront plus.

Je me souviens exactement la position des astres, j'étais au beau milieu d'une constellation lambda et l'alignement parfait de mon souvenir avec ma mémoire justifie la mécanique implacable du ciel.

J'étais heureux, mais je n'en savais rien évidemment, maintenant je le sais. La vie est une éclipse de lune qui ne se produira plus.

Alors on tourne.

## Minuit

Il n'est pas encore minuit mais l'ombre se lève déjà sur la vallée encombrée de mélancolie.

Je souris à peine.

Les spectres valsent et je tourne en leur centre. Puisse l'aube venir vite.

Il n'en sera rien la nuit s'allonge, le soleil noir s'élève, imperial.

Je voudrais être sa trajectoire, je voudrais fuir sa course, qu'importe ce que je veux.

Des branchages me parvient un murmure, c'est ma respiration. Elle cessera avec le vent, par le balais de la lune et des océans. Par l'alternance du jour et de la nuit, qui me tue et me ressuscite en chaque pulsation.

Je ne survis pas à la lumière. Même celle des étoiles me déchire la peau.

Pourvu que l'aube vienne vite.

Elle galope sur la face cachée de mon âme, nous avons rendez-vous mais je ne viendrai pas.

Je reste en ma demeure, que l'on me serve une large coupe, je veux éprouver la mort jusqu'à la vie.

À moins que ce ne soit l'inverse.

## Au printemps

Quand tombe le ciel bleu sur un tapis de mousse  
Où s'égraine, voilée, une mélodie douce  
Échappée de ces gorges sombres et lascives  
La nature sait alors se montrer bien naïve  
Elle prête son flanc à mille comédies  
De tragédie sublime et de longue saillie  
Pour naître et ne pas naître en symbiose parfaite  
Et célébrer le deuil jusqu'en un jour de fête.

## Le nom de l'Homme

On dit que l'Homme est Homme, il est chien. Brebis, abeille. Rat. Cafard. Serpent. Fauve. Mollusque. Pieuvre. Loup. Oiseau. Il singe l'Homme. Il glisse entre les doigts de l'Homme, il siffle des airs entêtant dans les oreilles de l'Homme.

On dit que l'Homme est Homme, c'est ainsi qu'ils le nomment.

Votez pour moi !

J'ai une idée très spéciale de ce que devrait être le Président de la République Française et de la République du Monde, et du monde avec ou sans République, et de la République avec ou sans monde.

Or, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Quand viendra ce jour que nous attendons tous, quand enfin, les commandes du pays seront confiées à la seule personne capable de lui montrer le chemin, moi, c'est certain, il y aura du changement.

Le pays tout entier sera voué au culte de ma personnalité.

Les petits enfants seront en première ligne ; tous seront amenés à apprendre, dans le cadre de leur scolarité, des poèmes à la gloire de leur guide, un guide dont la vie et l'œuvre seront, pour une fois, authentiquement de nature à les éclairer sur la véritable vocation de notre belle Nation.

Voici à quoi ressemblera mon petit livre arc-en-ciel :

La Nation est belle, car elle est le fruit de mon magnifique héritage cosmopolite.

De part et d'autre de tous les barbelés du monde sont érigés des temples à la gloire de ce que je suis.

L'immaculée blancheur de mes os, la couleur pourpre de mon sang pur d'être humain croisé avec aucun autre mammifère, donne à mon âme bohème des reflets universels.

Je suis issu du peuple élu, car deux de mes pattes suffisent à déplacer avec agilité mon enveloppe charnelle, car mon cerveau abrite la faculté de langage, car je sais compter jusqu'à 7 milliards, et que, par conséquent, je peux dénombrer mes congénères, et dire à chacun d'eux qu'il me ressemble.

J'ai fait du jihad ma raison d'être, car la paix se conquiert de haute lutte. Il faut bien combattre ses ennemis, et nombreux sont ceux qui me haïssent parce que je ne suis pas Dieu, ni oiseau, ni arbre, ni le ciel et la terre. Je suis Homme, et en tant que tel, combattant de la cause humaine. Je vais par monts et par vaux, armé d'un peu de salive et de beaucoup de foi, répandre la mauvaise nouvelle : Nous n'avons que des frères et sœurs à haïr, à mépriser, à opprimer, à asservir, à persécuter, à exploiter, à trucider, à torturer.

J'ai appris le pardon, car j'ai commis tant d'erreurs, tant de fautes, que je risquais, sans cela, de changer de camp, de devenir mon propre ennemi.



J'ai appris le pardon pour moi-même, et dans mon infinie miséricorde, il m'arrive même de l'accorder à autrui, quand on l'implore et le mérite. C'est que je suis un être bon...

Mon maître, c'est la liberté.

Je suis enchaîné à mon désir de vivre, je suis esclave de la condition humaine, et repose sur mes épaules un fardeau dont le poids suffirait à faire dévier la planète de son orbite solaire.

Pourtant, je suis léger comme l'air, un air que je brasse sans complexe, par des gesticulations qu'un mélange d'oubli profond et de quelque imagination a débarrassée de toute entrave.

Je suis le vendu et je suis l'acquéreur.

Je suis la proie et l'ombre, le chasseur et la flèche. Je suis le rêve, le cauchemar, l'espoir, la fin des illusions, la nuit qui tombe et le jour qui se lève.

Je suis celui qui tend la main, et celui qui ne donne rien.

Gloire à moi qui soutiens le regard de la misère et me repais de satisfaction.

Gloire à moi qui erre sans but et ne m'en cherche pas.

Gloire à moi qui te ressemble, comme si tu étais moi.

Quand je serai Président, tous ceux qui me haïssent et tous ceux qui me méprisent auront le choix : Accepter ce visage d'eux-mêmes que je leur renvoie, ou le fuir par avion charter, par bateau, ou à la nage.

Votez pour moi !

- Citations préférées de Fabian Daurat -

« Le mérite est un paroxysme de chance.»

- Lao Tsu

« Naître ou ne pas naître avec, c'est bien égal à la chance.»

- William Worstcat

« La conscience est une flamme, pas de la poudre. »

- Pierrot Man

« Le seul moyen de se préserver totalement de la folie, c'est d'être totalement idiot. »

- Alain Connu

« Quand on pose une question idiote la croyant intelligente, on reçoit une réponse intelligente la croyant idiote. »

- John Piaget

« Il n'y a d'intérêt qui vaille, ni à collectionner les amis, ni à collectionner les ennemis. »

- Mark Zouk Erberg

« Il y a deux sortes d'êtres humains : ceux qui ne savent pas pourquoi ils agissent, et ceux qui croient savoir pourquoi ils agissent. »

- Sigmund Fraude

« Le problème, c'est que l'on n'est jamais aussi intelligent que quand on n'a pas besoin de réfléchir. »

- Parès

« J'adore le doute et les certitudes qui lui résistent, mais je hais celles qui ne lui sont pas confrontées. »

- Pascal Partum

« Ne pas se tromper, c'est ne pas exister. »

- Totol Ogy

« La liberté est ma seule maîtresse, mais je suis son esclave. »

- Dan Jouant

« Être son propre esclave, c'est être son propre maître. »  
- King of Wisdom

« Dans ma tête c'est le bordel. Pourtant, je suis des ordres. »  
- Alesi Droit

« Dans la vie, on ne peut avancer plus sûrement qu'à tâtons. »  
- Cha Chapelier

« Un esprit sain est un esprit funambule. »  
- Un ouvrier construisant l'Empire State Building

« Le doute est un poison vital. »  
- Edgar Moura

« Il n'est de justice que celle que l'on a le pouvoir de mettre en œuvre. »  
- Nicolas Manivelle

« Seuls les imbéciles s'étonnent de tout, ou ne s'étonnent de rien. Apprendre, c'est chercher à ne pas se laisser saisir par ce qui est prévisible, et ne jamais manquer une occasion de s'étonner des nombreuses surprises que l'on découvre en chemin, si le chemin est parcouru dans un état d'esprit adéquat. Or apprendre, c'est vivre. »  
- Anonyme

« L'amour est un rivage  
Mais il n'est nul serment qui protège du naufrage.  
L'amour est terre promise  
Mais ne gonfle nulle voile voguant vers elle, conquise. »  
- Eric Tabac Reli

« Le deuil c'est l'accompagnement vers la mort de ceux qui sont déjà partis mais traînent encore dans les cœurs. »  
- Beaurisse Serrure Nik

« La censure procède d'une bonne intention, de celles dont chacun sait que l'enfer est pavé. Elle n'est qu'impuissance, remède pire que le mal. Seules valent l'éducation, l'information et la controverse. »  
- Vole Terre

« Il n'est de liberté que le sentiment. »  
- Didrow

« On dit que l'espoir fait vivre, mais l'illusion aussi. »  
- Niwi Ninitché

« La satisfaction est un naufrage. »  
- Capitaine du Titanic, ses derniers mots

« La vertu, c'est quand moi cherche à séduire moi. »  
- Moi